POÈMES ÉPARS

DE

JOSEPH LENOIR-ROLLAND

BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE

POÈMES ÉPARS

DE

JOSEPH LENOIR-ROLLAND

1822-1861

recueillis, mis en ordre et publiés par

CASIMIR HÉBERT
Membre de la Société Historique de Montréal.

TROISIÈME ÉDITION

MONTREAL
LE PAYS LAURENTIEN
G. MALCHELOSSE, éditeur
200 RUE FULLUM
M CM XVI

PRÉFACE

Les quelques poésies, dont est composé ce volume, ont été recueillies au cours de mes lectures, dans les journaux et revues d'avant 1860. Elles ne sont pas inédites, puisque toutes ont déjà été publiées dans le "Répertoire National", l'"Album littéraire de la Revue Canadienne", l'"Album de la Minerve", la "Ruche littéraire," le "Journal de l'Instruction publique" et la "Littérature canadienne". Elles sont l'œuvre d'un des bons, je dirai même un des meilleurs poètes qui aient chanté au Canada, à partir de 1840, Joseph Lenoir-Rolland.

Sans une mort prématurée, qui l'enleva juste à l'aurore de cette période de patriotisme et d'enthousiasme qui fit naître la littérature nationale et les œuvres des Taché, des Gérin, des Ferland, des Casgrain, des de Gaspé, des Bourassa, des de Boucherville, des Lemay, des Crémazie, des Fréchette et que l'on est convenu d'appeler, à la suite de l'abbé Camille Roy, La période nationale, il est à présumer que le talent de Lenoir mûri et perfectionné au contact des écrivains prénommés et des poètes français contemporains eût placé au premier rang, dans cette phalange d'écrivains patriotes, cette "âme lamartinienne", qui, éprise de la beauté romantique, traduisait déjà son rêve en des essais, dit

l'abbé Camille Roy, "révélant une inspiration réelle et séduisante". Il est permis de croire que, si Lenoir eut vécu, il aurait facilement éclipsé tous ses prédécesseurs et que son nom, sur nos rives, serait aujourd'hui célébré à l'égal de ceux des Crémazie et des Fréchette.

Telle qu'elle est, l'œuvre de Lenoir est remarquable pour l'époque et méritait d'être mise au jour. Les manuels d'histoire littéraire mentionnent son nom avec éloges, mais, jusqu'ici il était impossible aux étudiants de juger par eux-mêmes ce pionnier de notre littérature. Tous, n'ont ni les moyens, ni la patience de compulser des collections de journaux ou dispendieuses ou encombrantes.

Crémazie mourut sans que personne ne s'émeuve, mais deux ans à peine s'étaient écoulés que déjà la main amie de l'abbé Casgrain donnait au public canadien le Recueil choisi des poésies et des lettres du poète mort en exil. Trente ans de vie dans la mémoire du peuple ont suffi pour donner au chantre de la patrie, un monument, non dans sa ville natale, mais dans un des squares de la métropole du Canada.

Pauvre Lenoir, toi, que toutes les gazettes du temps ont pleuré, comme une perte nationale tu n'as pas depuis cinquante ans, trouvé parmi les témoins de ta vie, les contemporains de tes chants, une main pieuse pour réunir ton œuvre éparse, pour élever à ta gloire le modeste monument d'un livre. (1)

(1) Huston, dans son Répertoire National du vivant de Lenoir avait réuni quelques pièces parues avant 1848.

Tout ce que les contemporains de Lenoir ont consacré à sa mémoire se résume à une courte notice biographique parue dans le Journal de l'Instruction Publique, dont il était l'assistant-rédacteur et aux articles nécrologiques parus au lendemain de son décès, dans les journaux du temps.

Joseph Lenoir-Rolland, fils de Nicolas Lenoir-Rolland et de Marie Angélique Cazelet naquit à Saint-Henri de Montréal, alors appelé St-Henri des Tanneries à cause de la tannerie des Rolland située à quelques milles de Montréal. Il fut baptisé le 15 septembre 1822. Il mourut le 3 avril 1861 à l'âge de 38 ans et demi, laissant une femme et six enfants. Il avait épousé à Lachine, le 22 juin 1847, Félicité Latour, fille mineure de Jérome Latour et de Catherine Jarry dite Henrichon de cette paroisse. Lenoir avait publié à l'occasion de la visite du Prince de Galles, en 1860, un guide de la métropole, intitulé "Montréal et ses principaux monuments".

Nous reproduisons des extraits de journaux de 1861 dont la lecture fournira quelques détails biographiques sur Lenoir, que nous aurions pu indiquer, mais que chacun des lecteurs se réjouira de découvrir lui-même, en des termes dont je ne voudrais pas amoindrir le charme.

Nous désirons exprimer notre reconnaissance à M. E.-Z. Massicotte, archiviste, qui a bien voulu vérifier certaines dates et qui nous a fourni plusieurs détails sur la famille Lenoir.

CASIMIR HEBERT.

Montréal, 25 février 1916.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTREAL, (Bas-Canada), Avril 1861.

NECROLOGIE

M. Joseph Lenoir

Déjà nos lecteurs ont pu apprendre la perte douloureuse que viennent de faire et la rédaction de ce journal et le Département de l'Instruction Publique; par ce triste événement notre littérature toute entière s'est trouvée frappée, et la presse française du Canada s'est empressée d'accorder à la mémoire de notre habile collaborateur un témoignage de respect bien mérité.

On ne saurait guère exiger de nous, dans l'émotion bien naturelle que nous éprouvons, une étude biographique et littéraire, qui demanderait beaucoup plus de calme et de loisir; mais nos lecteurs peuvent être certains qu'elle ne tardera point à prendre place parmi les autres esquisses de ce genre que notre recueil leur a déjà offertes.

Il nous suffira pour aujourd'hui de citer les éloges que les autres journaux ont donnés aux talents et aux vertus de notre ami, éloges qui, bien que flatteurs, sont encore au-dessous de tout ce que nous avons pu nous-mêmes observer à son avantage.

Nous devons offrir à nos confrères, tant au nom de la famille de M. Lenoir qu'au nom du Département, les remerciements que méritent ces témoignages spontanés d'estime et de sympathie, qui ne peuvent modifier le sentiment d'une grande perte; mais auxquels la douleur, même la plus profonde, ne saurait rester indifférente.

Un grand concours d'amis et d'admirateurs du défunt l'ont suivi jusqu'à sa dernière demeure au Cimetière de la Côte des Neiges. Outre les nombreux parents de M. Lenoir, le Surintendant, le Secrétaire et tous les officiers du Département de l'Instruction Publique, on remarquait dans le convoi, le Rév. Père Ouellet, directeur, et d'autres professeurs du Collège Ste-Marie, M. le Principal Verreau et MM. les professeurs et MM. les élèves de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, MM. les professeurs et MM. les élèves de l'Ecole Normale McGill, M. le Dr Meilleur, ancien surintendant de l'instruction publique, sous l'administration duquel M. Lenoir était entré au Département, M. Cherrier, membre du Conseil de l'Instruction Publique, et plusieurs hommes distingués dans les lettres, dans le barreau ou dans l'enseignement.

Le service funèbre s'est fait à l'église paroissiale de Notre-Dame et nous a rappelé la belle pièce de vers que le poète écrivait il y a si peu de temps encore, sur cette basilique canadienne, et qui, nos lecteurs s'en souviennent, se terminait ainsi:

Ô demeure tranquille! ô sainte basilique!
Monument élevé sur la place publique,
Comme un phare sur un écueil,
Je m'étonne toujours que parfois l'on t'oublie,
Mystérieux asile, où Dieu réconcilie
Ces voisins ennemis, la vie et le cercueil!

Le DIES IRÆ, et le LIBERA furent chantés par les élèves de l'Ecole Normale Jacques Cartier. Nous avons remarqué dans le chœur plusieurs prêtres de St-Sulpice, maison où M. Lenoir avait reçu son éducation et où il comptait autant d'amis qu'il y avait eu de professeurs et de compagnons d'étude. Parmi ceux-ci se trouvaient ses deux cousins M. Luc Lenoir et M. Charles Lenoir, directeur du Collège de Montréal; ce dernier officiait.

La veille de ce jour de deuil, M. le Principal Verreau, en commençant une des leçons du Cours Public d'Histoire du Canada à l'Ecole Normale s'excusait de ce qu'il lui avait été impossible d'interrompre son cours, comme marque de respect pour la mémoire de M. Lenoir, et faisait, dans quelques paroles éloquentes et profondément senties, l'éloge du jeune poète si inopinément enlevé à ses travaux et à nos espérances.

Il s'est aussi chanté à la chapelle de l'Ecole Normale samedi le 13 du courant, un service funèbre auquel ont assisté les parents et les amis du défunt.

Puissent ces marques de respect accordées plus encore à l'écrivain qu'au fonctionnaire public,

inspirer aux jeunes talents canadiens le noble désir d'inscrire leurs noms dans nos annales littéraires, afin de ne point mourir tout entier, comme nous le disait quelques heures avant l'heure suprême, celui que nous regrettons à si juste titre, et qui, nous l'espérons, vivra longtemps dans la mémoire de ses compatriotes!

(*De L'écho du Cabinet de Lecture*)

Nous avons la douleur d'apprendre en ce moment la mort de M. Joseph Lenoir, assistant-rédacteur au Journal de l'Instruction Publique.

Né en 1822,[1] il faisait espérer une plus longue carrière, Dieu l'a enlevé ainsi dans la force de l'âge, dans la plénitude de ses facultés; il l'a donc jugé digne d'un sacrifice plus grand, plus pénible et par conséquent plus méritoire.

Il s'est vu mourir jeune en présence de sa femme, en qui il savait si bien reconnaître des trésors de bonté, de douceur et de piété; en présence de ses jeunes enfants, pleins d'avenir et d'espérance déjà, grâces à ses soins, regrettant de ne pouvoir faire plus pour leur donner un avenir plus heureux et plus assuré. La mort lui a donc montré toutes ses tristesses et toutes ses amertumes, et il a paru devant elle ferme, calme, doux et résigné devant un coup si terrible et si prématuré.

---

(1) Le texte porte la date erronée 1824.

Quand il n'eût pas rencontré d'autres épreuves dans toute sa vie qui a eu ses difficultés, mais aussi ses satisfactions, cette dernière épreuve suffirait pour payer largement sa dette envers la souveraine justice; nous pouvons dire, pour la consolation de ses amis et l'exemple de tous, qu'elle a été dignement et pieusement acceptée.

(*Du Franco-Canadien*)

La littérature canadienne vient de perdre un de ses plus beaux talents dans la personne de M. Lenoir, qu'une mort presque subite a arraché à sa famille, à l'âge peu avancé de 38 ans. Ses écrits sont trop bien connus de tous ceux qui, en Canada, s'occupent de littérature, pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge. Depuis douze ans et plus, ses gracieuses poésies ont constamment orné les différentes publications périodiques qui ont vu le jour dans ce pays, et n'ont pas peu contribué aux quelques succès qu'elles ont pu obtenir.

Au moment de sa mort M. Lenoir était un des rédacteurs du Journal de l'Instruction Publique, il laisse une veuve et plusieurs enfants.

(*De l'Ordre*)

C'est avec douleur que nous annonçons la mort de M. Joseph Lenoir, assistant-rédacteur du Journal de l'Instruction Publique et employé dans le Bureau de

l'Education. Le pays perd en M. Lenoir un de ses élégants poètes et un de ses bons littérateurs.

L'Hon. Surintendant de l'Education, en le nommant son collaborateur, a su, plus d'une fois, rendre hommage à son talent, comme aussi lui fournir l'occasion de paraître avec éclat. M. Lenoir est mort dans la force de l'âge; il n'avait que trente-huit ans. Il laisse une épouse et une jeune famille, qui perdent en lui leur unique soutien. Au Bureau de l'Education, il remplissait les fonctions de clerc de la correspondance française, de bibliothécaire et d'assistant rédacteur du journal.

M. Lenoir n'était pas une de ces natures hardies qui sentent toute la grandeur de leur talent et qui ne rejettent pas l'occasion de le faire briller, aussi, devons-nous féliciter l'Hon. Surintendant de l'Education de ce qu'il a su tirer de l'ombre et forcé à se produire, celui qui était une des gloires de notre pays.

(*Du Pays*)

Les lettres canadiennes viennent de faire une perte qui sera longtemps sentie. Joseph Lenoir avocat, et l'un des rédacteurs du Journal de l'Instruction Publique, est décédé presque subitement dans la nuit de mercredi à jeudi (3 avril 1861), à l'âge de 38 ans Depuis 12 ans, M. Lenoir a effeuillé les plus douces fleurs de la poésie dans la presse canadienne. Hélas! qui répandra maintenant dans sa tombe, dans la charmante mélodie à laquelle son oreille et son

cœur étaient habitués, les feuilles mortes de l'automne précoce! M. Lenoir était doué d'une bénignité de mœurs et de caractère qui inspirait une amitié inaltérable à ceux qui se liaient avec lui et qui eût désarmé la plus rude malveillance. Ses poésies respirent la tendresse et la douce rêverie. Elles peignent parfaitement l'auteur. Humble jusqu'à l'insouciance de lui-même, il n'a jamais voulu se rendre au désir de ses amis, qui le suppliaient de recueillir ses poésies, dont la collection sera l'œuvre de quelqu'admirateur. La santé de M. Lenoir n'avait jamais inspiré d'inquiétude à ses amis jusque vers le milieu de mars dernier, où il fut pris soudainement d'une inflammation de poumons, qui faillit l'emporter dans les vingt-quatre heures. La crise une fois passée, on eut l'espoir de le voir rendu à la littérature et à l'amitié; mais il fut bientôt constaté que cette inflammation était dégénérée en une brûlante consomption. Toutefois, chacun lui comptait encore plusieurs mois de vie, lorsque la désolante nouvelle de sa mort s'est répandue jeudi matin. M. Lenoir s'était marié avant d'être admis au barreau, et il laisse une jeune épouse et six enfants.

Ses funérailles ont eu lieu ce matin, à 7 heures et trois quarts, rue Hermine près de la rue Craig, entre Bleury et McGill.

Le Bureau de l'Education de cette ville s'est fermé toute la journée en conséquence des funérailles de M. Lenoir.

Poésie

HOMMAGE A LA MEMOIRE DE
M. JOSEPH LENOIR

O muse de la poésie,
Pleure Joseph Lenoir qui n'est plus!
Le sort a, loin de cette vie,
Emporté l'un de tes élus.
Son cœur si noble et si sensible
Est aujourd'hui froid, impassible
Comme le marbre du tombeau.
Et sa muse si gracieuse,
Hélas! trop tôt silencieuse,
S'est éteinte comme un flambeau!

Il était encor dans un âge
Où l'on espère de longs jours.
O mort! voilà donc ton ouvrage!
Tu nous l'as ravi pour toujours;
Mais au Canada, sa patrie,
Par lui sincèrement chérie,
Son souvenir ne mourra pas,
Et les doux accents de sa lyre,
Ses vers où la grâce respire
Braveront la faux du trépas.

Nous, ses amis, pleurons sur sa perte funeste,
Honorons ses vertus et son talent modeste,
Comme est tout vrai talent :
Rendons un juste hommage au caractère
De ce parfait ami, du tendre époux, du père,
Du chrétien excellent.

Ah! si trop tôt du monde il a quitté la scène
Où tout est éphémère, où plus vive est la peine
Que la félicité,
Son âme aimante et bonne à son Dieu rappelée,
En laissant son argile, au ciel s'est envolée,
Vers l'immortalité.

O toi, dont la mémoire
Bien longtemps, pour ta gloire,
Restera dans nos cœurs,
Toi dont l'âme d'élite
Ignorait son mérite,
Semblable aux humbles fleurs!

Toi, qui vois à cette heure
La sublime demeure
Où règne l'éternel,
Dans ce ciel sans nuage
Accepte mon hommage,
Mon adieu solennel!

A. MARSAIS.

1840

Chant de Mort d'un huron

LEGENDE CANADIENNE

Sur la grande montagne aux ombres solitaires,
Un jour il avait fui le chasseur;
Son œil était de feu, comme l'œil de ses pères;
Mais son ombre roulait avec plus de fureur!
Où guide-t-il ses pas? quelie rage l'anime?
Le bronze de son front paraît étinceler!
Est-ce un sombre guerrier ou bien une victime
Qu'aux mânes de son frère il brûle d'immoler?
Il est là près du chêne: une hache sanglante
Soutient ses larges bras l'un dans l'autre enlacés;
On dit qu'il se calma, que sa lèvre tremblante
Laissa même échapper ces mots qu'il a tracés:
"Chêne de la grande colline,
"Arbre chéri de mes aïeux,
"Ecoute! qu'à ma voix ton oreille s'incline,
"Je suis venu te faire mes adieux!
"Il m'avait dit: tes pieds ont perdu leur vitesse
"A quoi te peuvent-ils servir?
"Ta hache est là qui pleure et maudit ta vieillesse:
"Elle sent que tu vas mourir!

"Pourtant je te l'apporte: à mon heure dernière,
"C'est le seul don que je puisse t'offrir!
"Je te la donne, à toi, mais fais que sa paupière
"Ne m'aperçoive point mourir!
"Quand de sa pesante massue
"Athaenzic aura broyé mes os,
"Pour te fertiliser j'ébranlerai ma nue,
"Qui te fera tomber ses eaux!
"Si tu vois l'orignal au pied toujours rapide
"Près de ton feuillage bondir,
"Dis, pour le consoler, qu'il marche moins timide,
"Parce que tu m'as vu mourir!
"Chêne de la grande colline,
"Arbre chéri de mes aïeux,
"Ecoute! qu'à ma voix ton oreille s'incline
"Je suis venu te faire mes adieux!"
On dit qu'ayant chanté d'une voix bien sonore,
Le vieillard s'arrêta pour essuyer ses yeux,
Que ses larmes coulaient comme il en coule encore
Quand on perd un bonheur qui n'a pu rendre heureux!
On dit même qu'après, sur la grande montagne,
L'ombre du vieux guerrier parut souvent,
Qu'on entendit gémir, la nuit, au bruit du vent,
Comme une voix de mort qu'une lyre accompagne!

1844

Le génie des forêts

Il est dit qu'une fois, sur les arides plaines
Qui s'étendent là-bas dans les vieilles forêts,
L'esprit des noirs brouillards qui couvrent ces
Dormit à l'ombre d'un cyprès. [domaines

Mais il n'était pas seul: l'air pensif, en cadence,
Pressés autour de lui, des hommes s'agitaient;
Un chant rompit bientôt leur lugubre silence:
Voici quel chant ils écoutaient:

Foule de guerriers sans courage,
Je le sais et tu t'en souviens,
Parce que tu n'aimais qu'un indigne carnage,
Mes pères ont maudit les tiens.

Parce que tu mangeais des entrailles de femme,
Tu t'engraissais des chairs de tes amis,
Et que jamais, chez toi, n'étincelle la flamme,
Qu'autour de tremblants ennemis.

Va voir, si tu le peux, au seuil de nos cabanes,
Les pâles et rouges débris
Des chevelures et des crânes
Qu'en ton sein autrefois ma hache avait surpris.

Foule de guerriers sans courage,
Je le sais et tu t'en souviens,
Parce que tu n'aimais qu'un indigne carnage,
Mes pères ont maudit les tiens.

Viens donc! apporte la chaudière,
Tu boiras le jus de mes os!
Viens donc! assouvis ta colère,
Tu ne m'entendras pas pousser de vains sanglots!

Ils frappent: les haches brisées
A leurs pieds tombent en éclats;
Ils frappent: leurs mains épuisées
Restent sans vigueur à leurs bras.

Lui, cependant, avec un rire horrible,
Le cou tendu, les yeux sans mouvement,
Sur le roc qui voyait cette lutte terrible,
Il s'asseyait en murmurant:

Viens donc! apporte la chaudière,
Tu boiras le jus de mes os!
Viens donc! assouvis ta colère,
Tu ne m'entendras pas pousser de vains sanglots!

A la fin, bondissant de douleur et de rage,
L'esprit de la noire forêt
Jette dans l'air un cri rauque et sauvage,
Ecume, grince et disparaît.

Depuis nul n'a foulé le morne solitaire,
Alors que les vents de la nuit
Aux horreurs qui couvrent la terre
Ont mêlé leur funèbre bruit.

Car une forme surhumaine,
Hâve, dégoûtante de sang
Accourt du milieu de la plaine
Y dresser son front menaçant.

1848

La fête du peuple

Femmes de mon pays,
Blondes et brunes filles,
Aux flottantes mantilles,
Hommes aux fronts amis
Venez, la fête est belle,
Splendide, solennelle,
C'est la fête du peuple et nous sommes ses fils
Quand il veut d'une fête,
Le peuple ceint sa tête,
Ses épaules, ses reins;
L'érable est sa couronne;
L'écharpe qu'il se donne,
Quoique noble, rayonne
Moins que sa gaîté franche et ses regards sereins.
C'est la fête du peuple; accourez-y, nos maîtres,
Vous qui pour son suffrage avez tendu la main.
C'est la fête du peuple; allez que vos fenêtres
De leurs riches pavois ombragent son chemin!
Cette bannière qui déploie
Nos couleurs sur l'or et la soie

N'est-elle pas bien belle à voir?
Dirait-on pas que cette brise
Qui fait ployer sa lance grise
Anime son beau castor noir.
Amis, j'ai vu de douces choses,
Des filles, des perles, des roses,
Mais pour se contenter, il faut
Voir ce navire aux pleines voiles,
Qui s'élance vers les étoiles,
Disant: "Je voguerai plus haut."
Quand il a déroulé les plis de ses bannières,
Quand le parvis du temple a brui sous son pied,
Le peuple était sublime..... Oh! j'aime les prières
Et les chants de ce temple où tout homme s'assied.
C'est la fête du peuple et son mâle génie,
Après les durs labeurs demande les plaisirs;
Il lui faut des festins, des bals, de l'harmonie:
Les parfums du banquet apaisent ses désirs.
Blondes et brunes filles,
Femmes de mon pays
Aux flottantes mantilles,
Hommes aux fronts amis,
Venez la féte est belle,
Splendide, solennelle,
C'est la fête du peuple et nous sommes ses fils.

1848

L'histoire de la vie

(Traduit de l'anglais)

Toute petite enfant, sur le sein de sa mère,
Je la vis qui dormait!...
Je la revis plus tard, vierge!.. une plainte amère
Sur sa lèvre expirait!
Or, je la revis femme! Elle avait, douce chose,
Un charmant nouveau-né!
C'était beau!.. Mais son front penchait pâle et morose
Aux larmes condamné!
Des ans se sont passés! Quand je revins près d'elle
Elle était à genoux,
Priant près d'une lampe à la blanche étincelle
Sans enfant, sans époux!
Je n'ai vu que des pleurs à l'œil de cette femme,
Si suave pourtant!
Elle était belle et sainte! et Dieu lui prit son âme
Oh! Dieu, lui, l'aimait tant!
D'abord, joyeuse enfant, puis, blonde jeune fille.
Epouse mère; enfin,
Veuve au cœur désolé, sans amour, sans famille,
Elle fit son chemin!
Et je l'ai rencontrée? Et nous nous séparâmes
Pour ne plus nous revoir!
La mort réunira nos corps; et nos deux âmes
Au ciel iront s'asseoir!

Montréal, 17 mai 1848.

1848

Les deux voix

Amis, dès qu'il s'agit pour moi de mariage,
Deux désirs opposés me partagent entre eux.
De deux voix tour à tour la lutte en moi s'engage
L'une me dit: "Sois riche!" et l'autre: "Sois heureux".

* * *

L'une en ce grand Paris surtout se fait entendre
Et m'y parle du sein d'un bruyant tourbillon.
L'autre, et de ces deux voix c'est aussi la plus tendre,
Me parle aux champs, au bord du verdoyant sillon.

* * *

L'une est la voix du luxe et des beaux équipages
Qui passent à grand bruit sur le pavé roulant.
L'autre sort des hameaux cachés dans les feuillages,
Voix du pâtre qui chante, et des agneaux bêlants.

* * *

Grand est mon embarras, amis; sur la fortune
Ou bien sur le bonheur fixerai-je mes vœux?
Troublé par ces deux voix, mon cœur préfère l'une
Et les voudrait pourtant accorder toutes deux.

Entr'elles il est temps que ce long débat cesse;
Sans doute de mon cœur vous devinez le choix:
Le vieil adage dit: "Bonheur passe richesse":
Des hameaux et des champs ainsi parle la voix.

* * *

Même ici, quand je vois, passant aux Tuileries,
Jouer parmi les fleurs les ramiers amoureux,
La voix qui me conseille est la voix des prairies:
"Riche? à quoi bon? dit-elle, il vaut mieux être
[heureux".

1848

Graziella

Mais pourquoi m'entrainer vers ces scènes passées,
Laissez le vent gémir et les flots murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées ;
Je veux rêver et non pleurer.

LAMARTINE.

I

Elle était belle, elle était douce;
Elle s'asseyait sur la mousse
Au temps où les grands arbres verts
Laissent leurs feuilles dentelées
Tomber sur le gazon, mêlées
Aux pauvres fleurs des champs déserts.
Quinze ans avaient jeté sur son charmant visage
Cette virginale pâleur
Que la main du désir laisse sur son passage
Ou que la volupté met sur son front rêveur.
Ses beaux yeux avaient pris la teinte
Des couleurs dont se trouve empreinte
La mer au vaste horizon bleu;
Sa chevelure épaisse et noire
S'enroulait sur son cou d'ivoire,
Chaste de tout baiser de feu.
Ses dents, que laissait voir sa lèvre, carminée,
Etaient d'un nacre éblouissant;
Sous le tissu bruni de sa peau satinée

L'œil, dans la veine ardente, apercevait le sang
Où trouver voix plus cristaline,
Plus suave haleine enfantine,
Plus frais sourire, chant plus doux ?
Où trouver forme plus suave ?
Dites: je me fais son esclave,
Et je l'adore à genoux.

II

Dans leurs rayonnements les âmes se confondent.
L'amour est si pur à quinze ans!
Les soupirs contenus bondissent, se répondent;
Le premier des aveux comble deux cœurs aimants!
Oui, le soir, quand brillait l'étoile
La vierge aimée ôtait son voile.
Marchait pensive à mes côtés;
Jetait au sable de la grève,
Sans qu'elle interrompit son rêve,
Des mots par la brise emportés!
Car je la pris naïve à sa pauvre famille.
Pauvre famille de pêcheurs;
Elle n'avait encore aimé que sa mantille,
Et les oiseaux du ciel qui venaient sur ses fleurs!
Parfois nous allions au rivage
Ecouter le refrain sauvage
Du nautonnier napolitain;
Notre extase était infinie,
Lorsqu'à sa nocturne harmonie

Le flot mêlait ce chant lointain!
Parfois, montés tous deux sur la vieille nacelle,
Que nous détachions des roseaux!
Nous regardions passer cette lampe éternelle,
Que nous détachions des roseaux,
Phare mystérieux suspendu sur les eaux!
Combien son humide paupière
Aimait cette pâle lumière,
Rayons mêlés d'ombre et de jour!
Combien, en la voyant sourire,
Mon âme éprouvait de délire,
Mon cœur accumulait d'amour!
Quinze ans, hélas! jetaient sur son charmant visage
Cette virginale pâleur
Que la main du désir laisse sur son passage,
Ou que la volupté met sur un front rêveur!

III

La vague venait en silence
Sécher sur les bords du golfe immense!
Elle attendait sous l'oranger!...
Qu'avait-elle donc à lui dire?...
C'est que sur un léger navire
Demain embarque l'étranger!
Leur adieu fut nâvrant, puisque l'Italienne
Lui donna ses lèvres de miel,
Qu'elle pleura longtemps, qu'une main dans la sienne,
De l'autre lui montra l'azur de son beau ciel!

1848

La mère Souliote

(TRADUIT DE L'ANGLAIS)

C'était au temps du célèbre Ali de Tebelen, Pacha de Janina. L'armée turque avait envahi les défilés des montagnes de Souli. Son approche avait contraint un grand nombre de femmes de ce pays de se réfugier sur un pic élevé. Là, on dit qu'elles se prirent à chanter des chants de fête; et que, quand l'ennemi fut en vue, elles se précipitèrent, elles et leurs enfants, du sommet du rocher, pour éviter de devenir les esclaves des Ottomans.

Du roc perdu dans le ciel bleu
Elle était sur la large cime!
Elle souriait à l'abîme,
Son œil noir s'injectait de feu!
"Le vois-tu, disait-elle, enfant, sous les pins sombres?
"Vois-tu sa claire armure étinceler, là-bas?
"Vois-tu son fier cimier ondoyer, dans les ombres?
"Doux fils, que je berçai sur mon cœur, dans mes bras,
"Pourquoi tressailles-tu? Cette vue, O misère!
"Te coûta, l'autre jour, un père!"

Sous leurs pieds, dans le val rocheux,
Les guerriers de la Selléïde
Ne cédaient au sabre homicide,
Qu'en semant la mort autour d'eux!

"Il passe le torrent! Le voilà qui s'avance!
"Malheur à la montagne, à nos pâles foyers!
"Là, le hardi chasseur s'appuyait sur sa lance!
"Là, retentit le son du luth des caloyers!
"Là, mes chants t'endormaient! Mais le Turc [sanguinaire
"Nous chasse au bout du cimeterre!"

On entendait dans le vallon,
Dans les airs et sur la montagne,
Ces hautes clameurs qu'accompagne
La voix stridente du clairon!

"Ecoute! ce sont eux! oh! l'étrange harmonie
"Qu'annonce la trompette aux roches de Souli?
"Qui donc enflamme ainsi ta paupière brunie?
"Qui donc fait que ton front, tout-à-l'heure, a pâli?
"Enfant, ne frémis pas! Les épaules du brave
"N'ont jamais ployé sous l'entrave!"

Et la rafale, tour-à-tour,
Mêlait le cliquetis des armes,
Les hurlements chargés d'alarmes
Aux sourds roulements du tambour!

"Entends-tu les éclats de leur rire sauvage ?
"Mon fils, Dieu te fit libre au jour que tu naquis!
"Ton père te légua sa gloire et son courage;
"Il t'aima, te bénit, comme je te bénis!
"Et nous, qu'il chérissait, nous porterions la chaîne!..
"Nous n'en serons pas à la peine!

Lorsque de l'abrupte sommet
Le fils et la mère bondirent,
Deux longs cris de mort s'entendirent!
Puis, le val redevint muet!

Montréal, 20 mai 1848.

1848

Dayelle—Orientale

L'Ame triste est pareille
Au doux ciel de la nuit,
Quand l'astre qui sommeille,
De la voute vermeille
A fait tomber la nuit.

LAMARTINE.

Douce brise du soir, haleine parfumée,
Qu'exhale, en expirant, le vaste sein du jour,
Ah puisses-tu bientôt, sur la couche embaumée
Où Dayelle s'agite (oh! je l'ai tant aimée),
Porter à son oreille un mot de mon amour!
Allah, je n'ai plus rien qu'un chétif dromadaire.
Un fakir, l'autre jour, m'a ravi mon caftan.
Une Circassienne, achetée au vieux Caire,
A tué ma cavale..... Et ie suis solitaire,
Comme un des noirs muets du sérail du sultan.
Car, voyez-vous, c'est elle une odalisque pâle,
Dont l'œil étincelle au milieu de ses pleurs,
C'est elle qui voulut que ma rouge cavale,
A force de courir, devînt, comme l'opale,
Blanche sous son écume et pleine de douleur.

Que la tente où parfois tu vas dormir, ma belle,
Quand le simoun en feu règne sur le désert,
Te soit une oasis, où ton pied de gazelle
Se pose sans frémir. Que ton coursier fidèle
Y trouve une eau limpide, un gazon toujours vert.
Douce brise du soir, haleine parfumée,
Qu'exhale en expirant, le vaste sein du jour,
Ah puisses-tu bientôt, sur la couche embaumée
Où Dayelle s'agite (oh! je l'ai tant aimée!),
Porter à son oreille un mot d'amour!

1848

La Bayadère

ROMANCE

J'ai vu, j'ai vu la Bayadère,
Cette fille au corsage noir,
Au front limpide, à l'œil sévère,
Jolie enfant, bien belle à voir.
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,
Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin!

Quelqu'un lui disait: "brune fille,
Je veux te donner autant d'or
Qu'en peut contenir ta sébille,
Si tu me permets... doux trésor!...."
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,
Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin!

Elle repoussa, sans mot dire,
L'étreinte de l'homme brutal,
Puis, revint avec un sourire,
Danser sur le pavé fatal!
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,
Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin!

Pauvre vierge! qu'elle était belle!...
Elle est morte! et je me souviens
Des longs éclairs que sa prunelle
Lançait quand elle lui dit: "Viens!"
Sa main droite pressait sa hanche
L'autre élevait un tambourin,
Et les plis de sa robe blanche
Voilaient ses souliers de carmin!

Montréal, 5 juillet 1848.

1848

Le bandit mort

Imité de l'anglais.

Pourquoi dort-il ici, tandis que la trompette
Rugit son cri de guerre et guide les poignards?
Les braves ont jeté du sang sur son aigrette:
Il n'est donc plus leur chef, l'homme aux brûlants
[regards?

Bien qu'un rouge manteau lui serve de suaire,
Bien qu'un chaînon d'acier prenne ses larges reins,
Cet homme, dont la voix ébranlait son repaire,
Plus que les sons du cor, aimait les chants sereins!

Où le torrent s'écoule avec un bruit étrange,
Farouches, l'arme au poing, des soldats sont venus.
Il est nuit: de la mort on voit flamboyer l'ange!..
Mais lui, pourquoi dort-il?... Ces pas lui sont connus!

Il a bondi soudain: une rumeur lointaine,
Traversant les flots noirs, arrive jusqu'à lui!
Indécis, il regarde et le ciel et la plaine,
Et cette belle enfant qui le charme aujourd'hui.

Ira-t-il au combat ? Sa douce fiancée
Est là! Sur son front pâle il pose un long baiser!
Sa bande généreuse a compris sa pensée!....
Tout ce qu'il a de haine est venu l'embraser!

Et puis, il est tombé comme tombe le chêne,
Quand le feu de l'orage a divisé son tronc!
Les vainqueurs, en passant, ne le virent qu'à peine,
Et les pieds des chevaux lui broyèrent le front!

On ne le verra plus, le soir, sur la falaise,
Regarder les flots bleus qui courent sur la mer,
Ni dans les bois obscurs, à cette heure mauvaise,
Où le bandit qui veille a le sourire amer!

Le barde ne doit pas rappeler sa mémoire,
Ni le cyprès funèbre ombrager son tombeau!
Mourir comme il est mort, est-ce là de la gloire ?
Qui sait ? Mais du soldat le sort n'est pas plus beau!

Montréal, 12 juillet 1848.

1853

Au Téxas

I

Savez-vous ce que c'est qu'un duel d'Amérique,
Délicats amateurs d'au-delà l'Atlantique,
Qui tirez une arme avec art ?
Savez-vous qu'à vingt pas un coup de carabine
Atteint toujours le front auquel on le destine,
Que la balle jamais ne s'égare autre part ?

Or, le plus ferme doigt, crispé sur la détente,
Peut bien parfois faiblir, dans les moments d'attente
Précédant le triple signal.
On touche un but; c'est vrai: mais la rouge blessure
N'a pas assez de sang, pour laver une injure,
N'a pas assez tué le corps d'un dur rival!

Chez vous, au premier sang, toute haine est éteinte.
Un seul pas en avant, chez nous, est de la crainte,
Flétrit le dernier des texiens.
S'il tombe, il lutte encore ou provoque du geste
Un adversaire intact, à la main forte et leste,
Qui l'achève en riant et le livre à ses chiens!

De tous les instruments de mort ou de supplice,
La hache et le couteau servent mieux, dans la lice,
Quiconque veut s'y hasarder!
La lame du couteau, lorsqu'elle est bien coulée,
Qu'elle est forte, portant une pointe effilée,
Va bien au bout du bras qui sait le commander.

II

—Il devra terminer nos rugissantes haines!
Se dirent deux voisins, en se montrant les gaînes,
Qui battaient leurs larges côtés.
Et tous deux s'en allaient, cherchant chacun deux
Farouches assistants de luttes téméraires, [frère
Aventureux bandits aux déserts emportés!

III

Un bouge abandonné, dont le vieux toît s'incline,
S'estompe sur le front d'une haute colline,
Comme un spectre des noires nuits.
Quatre hommes sont couchés, sur le devant du porche,
Tenant tous quatre en main une flambante torche;
Leur oreille du sol semble écouter les bruits.

Par un ciel aussi sombre, et surtout à cette heure,
Que viennent-ils attendre, autour d'une demeure,
Aux murs lézardés et croulants?
Qui donc en a fermé les battantes croisées,
Remis sur leurs vieux gonds, bien qu'à demi brisées,
Ces portes qu'envahit la mousse aux filets blancs?

Ce sont eux! mais pourquoi? vous allez le connaître.
Regardez-les bondir à travers la fenêtre,
Qu'un rauque cri vient d'ébranler;
Cri strident du damné, torturé par la flamme,
Cri d'angoisse, arraché des profondeurs d'une âme,
Qui laisse un corps maudit que Dieu veut immoler!

IV

Tout le parquet visqueux de la hutte empestée
Est jonché de lambeaux de chair déchiquetée
Par les coups d'un acier puissant;
Et, parmi les débris de cette horrible fête,
Est un tronc décollé sur lequel une tête
Repose hérissée et dégoutte de sang.

Hors du cercle blafard que décrit la lumière,
Dans un recoin ombré de la paroi de pierre,
Un des champions est debout!
Ses pieds sont nus, ainsi que ceux de sa victime,
Ses dents mordent encor l'instrument de son crime;
Sa lèvre se blanchit d'une écume qui bout.

—Je l'ai tué! dit-il, et j'ai bien fait! Le lâche,
Au milieu de la lutte, oublieux de sa tâche,
Voulait fuir mon couteau vengeur!
Le mur était scellé.... sa course circulaire,
Quoique muette et folle, attisa ma colère!
Il tomba!... je suis fier d'être son égorgeur!

De tous les instruments de mort et de supplice,
La hache et le couteau servent mieux dans la lice,
Quiconque veut s'y hasarder!
La lame du couteau, lorsqu'elle est bien coulée,
Qu'elle est forte, portant une pointe effilée,
Va bien au bout du bras qui sait le commander!

1853

Bluette

Pourquoi retenir tes cheveux
Dans les fils noirs d'une résille ?
Pourquoi voiler tes doux yeux bleus
Avec les plis d'une mantille ?
Tes longs cheveux, filaments d'or,
Sont bien plus beaux, plus beaux encor,
Quand, libres, ils flottent par ondes!
Ton œil, miroir de ton sein blanc,
Ton œil que tu lèves en tremblant,
Luit, plus doux, sous des tresses blondes!

II

Une larme perle souvent
Aux cils de ta blanche paupière,
Quand sur le mousseau blanc de pierre,
Tu reviens t'asseoir en rêvant!
Que d'amoureux aux cœurs volages,
Cachés alors sous les ombrages,
Convoitent ta pâle beauté!
Peureuse enfant! fille imprudente!
Prends garde à leur prunelle ardente
D'où rayonne la volupté!

III

Tu fais bien d'être pure et sage;
Et de ne pas même écouter,
Les gais propos qu'il est d'usage
De dire et souvent de chanter!
Pourtant, si ton âme est avide
Des choses qui comblent le vide
Que tes pleurs y font chaque jour,
Ton âme naïve et charmante,
Au mal sans nom qui la tourmente,
Ne doit opposer que l'amour!

1853

Misère

Méditez bien ceci, riches! l'heure est venue
De donner une veste à la pauvreté nue,
A la faim, un pain noir...

BARTHELEMY

Vous en doutez! Eh bien! elle vient, elle est forte!
Son pied heurte déjà le seuil de votre porte!
Dans tous les carrefours, elle vous tend les mains!
Une meute d'enfants, de femmes aux fronts blêmes,
Se drapant de haillons, promène ses emblèmes,
Et porte sa hideur sur tous les grands chemins!

Or, la faim, ce fléau de toute grande ville,
Plus terrible toujours qu'une guerre civile,
Nous promet, cette année, un surcroît de douleurs!
Les neiges de l'hiver rigoureux qui commence,
Sont le moelleux tapis, où le squelette immense
Va s'ébattre au milieu des hontes et des pleurs!

Laisserez-vous grandir ce dangereux ulcère,
Sans porter le remède où se tord le viscère,
Sans ôter son prétexte à la mendicité!
La détresse du pauvre émeut le philanthrope:
Utilisez son corps! on l'a fait en Europe!
Le servage du pauvre est son droit de cité!

Il est temps, ou jamais, de donner votre obole,
Si vous voulez en paix faire le monopole
De ces choses qu'ignore un peuple d'indigents!
Enlevez du bourbier une race flétrie!
Jetez la goutte d'eau dans son gosier qui crie!
Pour ses vices sans nom montrez-vous indulgents!

Qui sait si, quelque jour, devenant téméraires,
Ils ne vous diront pas: "Partagez, ô nos frères,
"Sans vous faire prier, l'héritage commun!
"Votre possession n'est pas un privilège!
"Le garder à vous seuls deviendrait sacrilège;
"La justice est pour nous: nous sommes cent contre
[un!"

Ne craignez pas encor cette justice immonde
Qui sur sa faible base ébranle le vieux monde;
Le paupérisme ici ne vous menace pas!
S'il se fait effronté comme le parasite,
C'est que vous le voulez, c'est que chacun hésite
A le traquer partout où s'imprègnent ses pas!

Et puis, vos parias ont les deux mains liées!
Vos femmes, que souvent leur bouche a suppliées,
Vous diront, sans mentir, qu'avec des cris moqueurs
Elles ont éconduit des enfants et leur mère,
Sans qu'un pli douloureux, sans qu'une plainte amère,
Ait sillonné leurs fronts, ou jailli de leurs cœurs!

Condamnés à mourir dans leurs ignominies,
Ils passent sous vos yeux, traînant leurs agonies!
Leur morne désespoir vous trouve indifférents!
Regardez bien pourtant! toute la plèbe infime
Par les mêmes sentiers n'aborde point l'abîme,
Où l'aveugle malheur précipite ses rangs!

Ils sont là, devant vous! sous leur mat épiderme
Chaque torture intime a déposé son germe
De misère sans fin, de prostitution!
Jetez-leur un lambeau de cette légitime,
Qui ne serait pas plus à vous qu'à la victime,
Si Dieu vous obligeait à restitution!

Eviter le contact d'une balle nocturne;
Ne jamais rencontrer le piéton taciturne,
Qui, sous les porches noirs, va mûrir un projet;
N'être jamais suivi par le gueux qui mendie;
Ne jamais voir son toit rongé par l'incendie;
Ajouter des louis aux louis du budget;

Telle est la question! Résolvez-la, vous autres,
Qui du noble agio vous faites les apôtres!
Elle est pleine de sang et grosse de sacs d'or!
Laissez-la, s'il vous plait, choir, sans y prendre garde!
Mais, sachez-le, ce fils d'une race bâtarde,
L'homme sans pain ressemble à l'hyène qui dort!

Occupez-vous aussi du sort du prolétaire:
Soit qu'il fasse le crime à l'ombre du mystère,
Soit qu'auprès de la borne il s'asseye en priant!
Journalistes, frondant toute erreur, tout scandale,
Cette question-ci vaut bien la féodale!
Elle intéresse plus que celle d'Orient!

Montréal, 17 novembre, 1853.

1853

Angleterre

On te reproche à toi, magnanime Angleterre,
D'ouvrir tes larges bras aux proscrits de la terre;
De les laisser en paix sur ton sol protecteur!
De donner sanction, toi, juste monarchie,
Aux projets factieux, au crime, à l'anarchie;
De prêter ton égide à tout conspirateur!

Le fanatisme, assis sur les chaînes qu'il forge,
Te signale aux passants, comme un noir coupe-gorge,
Où restent impunis meurtres et trahisons!
Tu n'es plus, selon lui, qu'un immonde élysée,
Où jubile la honte, où la vertu brisée,
Laisse au vice maudit d'immenses horizons!

Ceci n'est rien encore et peut trouver excuse!
Ton forfait le plus lourd, celui dont il t'accuse,
C'est d'ourdir un complot contre l'humanité!
Tes démocrates pairs et tes nobles communes,
Ne servant, hurle-t-il, que tes basses rancunes,
Sont les vils instruments que meut ta vanité!

Et, pour joindre le fait à la stupide insulte,
Il jette de la boue aux prêtres de ton culte;
D'un stigmate infamant il te marque le front!
L'Espagne, sous son pied se ployant tout entière,
Aux cadavres anglais refuse un cimetière!
De chétifs roitelets te prodiguent l'affront!

Et tout cela, pourquoi? Parce que dans tes îles,
Ne souille pas qui veut les hommes, les asiles!
Ta loi, garde sévère, a le glaive à la main!
Elle veille partout, partout est forte et digne,
Frappe l'audacieux violant sa consigne,
Et commande aux bourreaux de passer leur chemin!

Les bourreaux de l'Europe! Oh! que leur face est
Tu ne saurais jamais en supputer le nombre, [sombre!
Tant ces chiffres hideux t'inspireraient d'horreur!
Tant l'odeur du gibet dont s'imprègne leur haîne,
Soulève de dégoûts de la poitrine humaine;
Tant ils sont laids à voir dans leur lâche fureur!

Malheur aux nations qui sucent ces vampires!
Leur étreinte fatale écrase les empires!
Rome se disloquant sous le genou puissant,
La Pologne, n'est plus qu'une esclave avilie,
Le Cosaque, en riant, voit râler l'Italie,
Bonaparte fusille et s'enivre de sang!

Mais l'émeute viendra! Son ardente colère
Eclatera sur eux comme un coup de tonnerre!
Et les trônes dorés des rois s'écrouleront!
Et tu les recevras, ô tranquille Angleterre,
Honteux, la rage au cœur, chassés de toute terre!
Prends bien garde, pourtant! leurs doigts t'étrangle-
[ront.

Montréal, 24 décembre 1853.

1857

Notre-Dame de Montréal

C'est un bloc de calcaire aux énormes assises.
Il est là, sur un tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.
Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
Et le commerce ardent, cette âme des deux mondes,
De ses riches produits l'entoure tout entier!

Qu'est-ce donc que ce temple au superbe portique,
Au fronton crénélé comme un castel antique,
Avec sa noble et large croix?
Un goût sevère et pur, s'alliant au génie,
A mis dans son ensemble une telle harmonie,
Que la louche critique est devant lui sans voix!

C'est la maison de paix au milieu du tumulte,
C'est l'oasis où vient, par le désert inculte,
Par les flots des lointaines mers,
Quand il est fatigué des vains bruits de la terre
S'asseoir le voyageur pieux et solitaire,
Ou celui dont le monde a fait les jours amers!

O demeure tranquille! ô sainte basilique!
Monument élevé sur la place publique,
Comme un phare sur un écueil,
Je m'étonne toujours que parfois l'on t'oublie,
Mystérieux asile, où Dieu réconcilie
Ces voisins ennemis, la vie et le cercueil!

1857

Labeur et récompense

Pour le rendre fécond, un jour, des travailleurs
Remuèrent un champ que l'on croyait stérile.
Ceux qui passaient, disaient: "Leur peine est inutile,
"Pourquoi ne vont-ils pas porter leurs bras ailleurs?"

Pourtant ils se trompaient. A la moisson prochaine,
La haîne ramenant ces insulteurs obscurs,
Les travailleurs chantaient, leur face était sereine,
Et le champ se cachait sous des flots d'épis mûrs!

Ne nous a-t-on pas fait, à nous, la même injure!
N'a-t-on pas dit ce sol rebelle à tout labeur?
L'Ignorance devait, honteuse flétrissure,
S'attachant à nos fronts, nous vouer au malheur!

Regardez! Le spectacle est sublime et console!
Voyez ces travailleurs heureux et triomphants!
Peuple d'un million, sur les bancs de l'école,
Contemple, avec orgueil, plus de cent mille enfants!

1857

Les laboureurs

Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître
Ni l'homme dont les bras, pour notre seul bien être,
S'usent à force de labeurs,
Ni ses robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles,
Qui reviennent, le soir, avec les travailleurs.

Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs peines,
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons,
Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.

Notre avenir est là! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou ferme
Prenant un bon ou mauvais pli;
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence
Instruisons-les: savoir c'est narguer l'indigence
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.

Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien être
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naître
Les hommes aimant les labeurs,
De voir leurs nombreux fils, ployés sur leurs faucilles,
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.

1858

Le géant

(Traduit de l'anglais de Charles Mackay)

Il vint un géant à ma porte,
Un géant terrible et hautain;
Son pied était lourd, sa main forte
Tordait les arbres du chemin.
Le colosse en vain me menace;
Bannissant mon premier émoi
J'osai le regarder en face,
Et lui dis: "Que veux-tu de moi?"

Le monstre, devenu pygmée,
A ces accents, tremble à son tour;
Puis, son corps se change en fumée
Ondulant par le vent du jour.
Sa rouge prunelle est éteinte;
Sa voix ne s'entend qu'à demi
"Où dis-je, en voyant tant de crainte,
"Où donc est ce fier ennemi?"

Rien ne resta du géant sombre,
Qui semblait demander merci;
Pas un point du ciel de son ombre
Ne fut un instant obscurci.
Ainsi s'écroulent les fantômes
Qui, souvent, arrêtent nos pas;
Un souffle les brise en atômes;
Narguons-les: ils n'existent pas.

Montréal, mai 1858.

La harpe magique

(Traduit de l'anglais de Charles Mackay)

Parmi les saules, à la brune,
Sur la rive d'un noir torrent,
Dont le clair rayon de la lune
Caressait le flot murmurant,
Une harpe était suspendue
Vibrant sous d'invisibles doigts.
Harpe d'or! s'il l'eût entendue,
Un ange eût envié ta voix!

Attiré par cette harmonie,
Suave comme un chant des cieux,
Un étranger, fatal génie,
Passait alors silencieux.
Il vint dans le bocage sombre.
Sous les coups de sa rude main,
Comme des étoiles dans l'ombre
Les chants s'éteignirent soudain!

Hélas! sous cette forte étreinte,
La harpe d'or se détendit:
Il en jaillit comme une plainte
Qui longtemps au loin s'entendit.
Cette douleur, douleur suprême,
Pleine de sons tristes et doux,
Eût attendri cet homme même,
Si son cœur n'eût été jaloux!

Ces voix par les airs envolées
Jamais plus ne nous reviendront;
Les jours, ni les nuits étoilées
Jamais plus ne nous les rendront!
C'est en vain qu'une main amie
Cherche à réveiller ses accords;
La harpe demeure endormie
Près du torrent aux sombres bords!

Regarde! l'instrument sonore
Que tes doigts viennent d'outrager,
Sans toi nous charmerait encore
Imprudent et fort étranger!
Pleure! et suivant une autre voie,
Oh! puisses-tu te repentir:
C'est un bonheur, c'est une joie,
Que tu voulus anéantir.

Montréal, juillet 1858.

La fenêtre ouverte

(Traduit de l'anglais de H. W. Longfellow)

Le vieux logis, muet et sombre,
Se cachait sous les tilleuls verts,
Et le jardin disputait à l'ombre
Les sentiers de sable couverts.

J'allais m'asseoir sous la fenêtre,
Et je dis: "où donc êtes-vous?"
Mais je n'y revis plus paraître
D'enfants rieurs aux regards doux.

Auprès du seuil de la demeure,
Un chien gardant leur souvenir,
S'étonnait de voir passer l'heure
Sans qu'aucun d'eux pût revenir.

Son œil où brillait la tendresse,
Cherchait en vain sous les tilleuls
Ses gais compagnons d'allégresse!...
L'ombre y tendait ses noirs linceuls!

J'entendis gazouiller encore
L'oiseau dont le chant familier
Toujours éveillait, dès l'aurore,
Ceux que je ne puis oublier!

Mais la voix des anges que j'aime,
Voix qui charmait par ses doux bruits,
Ne chantera, douleur suprême!
Que dans les rêves de mes nuits!

Et, comme nous marchions ensemble,
L'enfant qui suivait mon chemin,
Disait: "Oh! que votre main tremble,
Qu'elle tremble en pressant ma main!"

Montréal, Mars, 1858.

Caledonia

(Imité de Burns)

O myrtes embaumés, laissez les autres terres
Nous vanter à l'envi leurs bosquets solitaires
Dont l'été fait jaillir d'enivrantes odeurs.
J'aime mieux ce vallon, frais et riant asile
Où, sur un lit d'argent, coule une onde tranquille
Sous la fougère jaune et les genêts en fleurs.

Plus chère est à mon cœur cette douce retraite!
La blanche marguerite et sa sœur pâquerette
S'y mêlent au bluet à l'aigrette d'azur,
Et c'est là que souvent Jeanne, ma bien-aimée,
Vient écouter l'oiseau, caché sous la ramée,
Jeanne au regard si doux, ma Jeanne au front si pur!

La brise les caresse et le soleil les dore,
Quand notre froide Ecosse entend la voix sonore
Des sombres aquilons bondissant sur les flots.
Mais ces lieux enchantés, qui les foule? l'esclave!
Le bonheur n'est pas fait pour qui porte l'entrave!
Il appartient au maître! A l'autre les sanglots!

Non! le noble Ecossais ne conçoit nulle envie
De ces biens contestés d'une race assouvie.
Avec un fier dédain, il sait voir tour à tour
Leurs bosquets parfumés, leurs fertiles campagnes.
Libre comme le vent qui court sur ses montagnes
S'il a porté des fers, ce sont ceux de l'amour!

Montréal, 25 janvier, 1859.

1859

Le roi des aulnes

BALLADE

(*Imité de l'allemand de Goethe*)

Qui voyage si tard par le vent et la nuit ?
C'est un enfant avec son père.
Un cheval les emporte à travers la bruyère.
L'enfant ferme les yeux et tremble au moindre bruit.

—Pourquoi donc, ô mon fils, caches-tu ton visage ?
La nuit luit, aurais-tu peur ?
—Regarde! enveloppé d'une blanche vapeur,
Le Roi des Aulnes vient là-bas par le rivage!
—Mon fils, je ne vois qu'un nuage!

—"Cher petit enfant, doux trésor,
"Viens avec moi, viens, viens, je t'aime!
"Ma mère porte un diadème!
"Tu seras son bonheur suprême,
"Elle a des fleurs sans nombre et de beaux jouets
[d'or!"
—Entends-tu ce qu'il dit ? Père, prête l'oreille!
—Je n'entends que le bruit du vent qui se réveille!

"—Veux-tu venir? Veux-tu venir?
"Mes filles sont jeunes et belles.
"Tu pourras m'aimer avec elles;
"Et, quand viendront tes nuits nouvelles,
"Elles auront des chants sereins pour t'endormir!"

—Oh! ses filles sont là, dans le passage sombre!
—Du saule aux rameaux gris, enfant, ce n'est que
[l'ombre!
—"Que ton charmant visage est doux!
"Je t'aime! Ange, veux-tu me suivre?
"Comment, sans toi, pourrai-je vivre?
"Viens donc! ton bel œil bleu m'enivre!
"Je te veux, malgré toi, bercer sur mes genoux!"

—Mon père, il me saisit! oh! son haleine ardente,
En passant sur mon front, me glace d'épouvante!

Et pressant dans ses bras son fils avec effort,
Le père se hâtait de gagner sa demeure;
Mais lorsque du retour au foyer sonna l'heure,
Le petit enfant était mort!

APPENDICE

The open window

The old house by the lindens
  Stood silent in the shade,
And on the gravelled pathway
  The light and shadow played.

I saw the nursery windows
  Wide open to the air;
But the faces of the children,
  They were no longer there.

The large Newfoundland house-dog
  Was standing by the door;
He looked for his little playmates,
  Who would return no more.

They walked not under the lindens,
  They played not in the hall;
But shadow, and silence, and sadness,
  Were hanging over all.

The birds sang in the branches
  With sweet, familiar tone;
But the voices of the children
  Will be heard in dreams alone!

And the boy that walked beside me,
  He could not understand
Why closer in mine, ah! closer
  I pressed his warm, soft hand!

H. W. LONGFELLOW.

Le roi des aunes

Qui chevauche si tard par la nuit et le vent? — C'est le père avec son fils; — il tient l'enfant dans ses bras, — il le presse sur lui, il le réchauffe.

"Mon fils, que caches-tu ton visage? as-tu peur?" — "Père, ne vois-tu pas le roi des aunes — le roi des aunes avec sa couronne et son manteau flottant?" — "Mon fils, c'est une traînée de brouillards."

"Viens, cher enfant, viens avec moi! — Ensemble nous jouerons de jolis jeux; — mainte fleur diaprée croît sur mon rivage; — ma mère a mainte robe d'or."

"Mon père, mon père, n'entends-tu pas encore — ce que le roi des aunes me promet tout bas?" — "Sois en paix, reste en paix, mon enfant: — dans les feuilles sèches murmure le vent."

"Veux-tu, gentil enfant, venir avec moi? — Mes filles te serviront joyeusement: — mes filles conduisent les danses nocturnes; — elles danseront et te berceront en chantant."

"Mon père, mon père, et ne vois-tu pas là, — dans ce coin sombre, les filles du roi des aunes?" — "Mon fils, mon fils, je le vois bien, — ce sont les vieux saules qui semblent ainsi grisâtres."

"Je t'aime, ton gracieux visage me charme, — et, si tu ne cèdes, j'userai de la force." — "Mon père, mon père, voilà qu'il me saisit; — le roi des aunes m'a fait mal."

Le père frémit: il pousse son cheval. — Il serre dans ses bras l'enfant haletant; — il arrive au logis avec effort, avec peine... — Dans ses bras l'enfant était mort.

Gœthe.

Le *Roi des Aunes* (Erlkœnig) est peut-être la plus connue des ballades allemandes, et pourtant les érudits ne sont pas d'accord sur le personnage ainsi dénommé. Herder avait fait connaître par ses *Voix des peuples* une ballade danoise intitulée: *La fille de*

l'Erlkœnig. Gœthe a pris à son tour ce nom d'*Erlkœnig* sans s'inquiéter si le danois *Ellerkonge* signifiait *roi des aunes* ou plutôt *roi des Elfes*, comme l'auraient voulu certains critiques. J'ai cru devoir conserver, quoique probablement fautive, car la mythologie scandinave ne mentionne ni roi des Elfes ni roi des aunes, la traduction connue en France de ce nom.

Les *Alfes* ou *Elfes* sont des divinités inférieures de la mythologie scandinave. Les anciens Scandinaves désignaient aussi par ce nom leurs voisins les Finnois, qui possédaient, croyaient-ils, des connaissances magiques et l'art mystérieux de la fabrication des métaux. Les Elfes se divisent en Elfes blancs (Liosâlfar) et en Elfes noirs (Dœckâlfar). "La gent des Liosâlfar, dit Snorri dans son *Edda*, habite en Alfeim; sous terre demeurent les Dœckâlfar. Ils diffèrent les uns des autres d'aspect et de puissance: les Liôsalfar sont brillants comme le soleil, les Dœckâlfar plus noirs que la poix. Les Liosâlfar résident au troisième ciel." Les légendes populaires en ont fait des sylphes, des follets, des lutins, des gnomes. Ils dansent la nuit au clair de lune sur les prairies, fréquentent les creux de rocher et les bois, travaillent les métaux, gardent des trésors. Ils ne sont pas méchants, mais d'une susceptibilité facile à froisser. Ils rendent volontiers de bons offices aux hommes et leur jouent parfois de malins tours: un des plus fréquents est l'enlèvement des enfants, auxquels ils substituent leur propre progéniture.

EMMANUEL DE SAINT-ALBIN.

Cette ballade, d'origine danoise, porte un titre obscur. S'agit-il du roi des Sylphes (Elfes) ou de quelque autre esprit mystérieux? On ne sait, et la question offre peu d'intérêt. Une légende populaire est le fond de la pièce. Les Elfes de la mythologie germanique étaient passionnés pour la musique et les danses nocturnes. Ils tendaient des embûches aux enfants des hommes pour s'en emparer et leur substituer leurs propres enfants, petits monstres contrefaits.—Le tableau est saisissant: un petit enfant

à cheval, entre les bras de son père, galope par une nuit d'orage. Il a peur, il aperçoit une figure mystérieuse, invisible pour le père. Ce fantôme fait entendre une voix caressante pour attirer l'enfant et le gagner par de belles promesses. Que ne pouvons-nous citer ici l'admirable musique de Schubert ?

Abbé DANGLARD.

Baour-Lormian a composé sur le même sujet une ballade bien digne de figurer à côté du célèbre morceau de Gœthe: *Les Sylphes:*

La superstition qu'exalte le silence
Sur le mortel crédule à minuit se balance:
L'enfant du nord, errant au sein des bois profonds,
Des esprits lumineux, des sylphes vagabonds,
Rois au sceptre de fleurs, à l'écharpe légère,
Voit descendre du ciel la foule mensongère:
Dans la coupe d'un lis tout le jour enfermés,
Et le soir s'échappant par groupes embaumés,
Aux rayons de la lune ils viennent en cadence
Sur l'émail des gazons entrelacer leur danse,
Et de leurs blonds cheveux, dégagés de liens,
Les zéphyrs font rouler les flots aériens.
O surprise! bientôt, dans la forêt antique,
S'élève, se prolonge un palais fantastique.
Immense, et rayonnant du cristal le plus pur.
Tout le peuple lutin, sur ses parvis d'azur,
Vient déposer des luths, des roses pour trophées,
Vient marier ses pas aux pas brillants des fées,
Et boire l'hydromel qui pétille dans l'or,
Jusqu'à l'heure où du jour l'éclat douteux encor,
Dissipant cette troupe inconstante et folâtre,
La ramène captive en sa prison d'albâtre.

Tout le monde connaît la délicieuse poésie de Reboul, *l'Ange et l'Enfant*, un des chefs-d'œuvre de notre langue.

L. Rogier a donné une traduction ou plutôt une imitation du *Roi des Aunes.*

Inconnu, ne vas pas troubler dans la nuit brune,
Au fond des bois épais, les fantômes errants.
Le vent gémit et pleure, et l'on voit sur la dune,
Pâles, cheveux épars, danser au clair de lune,
Les légères péris aux yeux étincelants!

Ne prête point l'oreille à la plainte inféconde
De l'amoureuse voix qui chante près des flots.
Ces accents désolés ne sont pas de ce monde;
Sur le lac argenté, la troupe vagabonde
Tournoie et se lamente en lugubres sanglots.

Voyageur, hâte-toi de gagner ta demeure,
De ton ardent cheval presse les flancs poudreux,
Réchauffe dans tes bras ton bel enfant qui pleure.
Le vent froid de la nuit est perfide, et c'est l'heure
Où murmurent tout bas les esprits soucieux.

Le mors est blanc d'écume, et ton coursier rapide
Hennit de crainte. Oh! fuis! Une étrange lueur
Approche; il est trop tard, un fantôme livide
Convoite ton enfant de son regard avide...
—Père, un esprit est là, dans l'ombre. Oh! j'ai bien peur.

—Ne tremble pas ainsi, mon fils, c'est un nuage
Qui passe sur la lune.—Oh! le spectre nous suit,
Il me parle tout bas et touche mon visage;
Père! je n'entends rien que le flot au rivage,
L'orfraie au cri sinistre, et le vent dans la nuit:

—Enfant aux cheveux blonds, ton doux regard m'attire,
Viens, je te donnerai mon palais, mon trésor;
Ma fille aux yeux d'azur qui t'appelle et soupire,
Pour bercer ton sommeil chantera sur la lyre;
Elle porte un blanc voile et ses vêtements d'or.

—Prends-moi sous ton manteau, la force m'abandonne,
Du roi des aulnes verts n'entends-tu pas la voix?
Sur son front irrité scintille une couronne:
Un suaire le couvre. O père, je frissonne;
Son rire a réveillé l'écho dormant des bois!

—Regarde au loin trembler une faible lumière,
Une heure, une heure encore, et, sur son cœur joyeux,
Ta mère, qui t'attend, ta bonne et tendre mère,
Te prendra dans ses bras. Vois-tu notre chaumière?
—Du roi des aulnes verts je vois briller les yeux!

—J'entends le chant du coq; à sa voix l'aube claire
Déjà blanchit les monts, et le ciel est d'argent;
Viens, je ne puis tarder, car sous la froide pierre
Il me faut retourner dormir dans mon suaire;
Viens, partons tous les deux: je t'aime, bel enfant!

—Ah! j'ai peur! j'ai bien froid! Père vois-tu dans l'ombre
Le fantôme passer en me tendant les bras?
—Je vois les rameaux gris qui s'inclinent sans nombre;
Sous le vent du matin la nuit devient plus sombre
Devant mes yeux, mon père. —Enfant, ne pleure pas!

—Si tu ne veux venir, de force je t'emporte.
—Hélas! il me saisit, m'enlace et me fait mal,
Le roi des aulnes verts! —Oh! pourquoi de la sorte
Gémir mon petit ange! Enfin voici la porte
De la maison. Eh! femme, allume le fanal!

Le noir cheval hennit: Ouvre-nous, Marguerite,
Viens prendre notre enfant qui dans mes bras s'endort!
—Est-ce donc vous enfin! Oh! donne-le-moi vite,
Que je l'embrasse! Dieu!...—Quelle crainte subite
A fait pâlir ton front? —Père, ton fils est mort!

M. Alexandre Dumas père a prêté aux *Sylphes* un autre caractère:

Je suis un sylphe, une ombre, un rien, un rêve,
Hôte de l'air, esprit mystérieux,
Léger parfum que le zéphyr enlève,
Anneau vivant qui joint l'homme et les dieux.

De mon corps pur les rayons diaphanes
Flottent mêlés à la vapeur du soir.
Mais je me cache aux regards des profanes,
Et l'âme seule, en songe, peut me voir.

Rasant du lac la nappe étincelante,
D'un vol léger j'effleure les roseaux,
Et, balancé sur mon aile brillante,
J'aime à me voir dans le cristal des eaux.

Dans vos jardins quelquefois je voltige
Et, m'enivrant de suaves odeurs,
Sans que mon poids fasse incliner leur tige,
Je me suspends au calice des fleurs.

Dans vos foyers j'entre avec confiance,
Et récréant son œil clos à demi,
J'aime à verser des songes d'innocence
Sur le front pur d'un enfant endormi.

Lorsque sur vous la nuit jette son voile,
Je glisse aux cieux comme un long filet d'or,
Et les mortels disent: "C'est une étoile
Qui d'un ami nous présage la mort."

Table des matières

POESIES

65